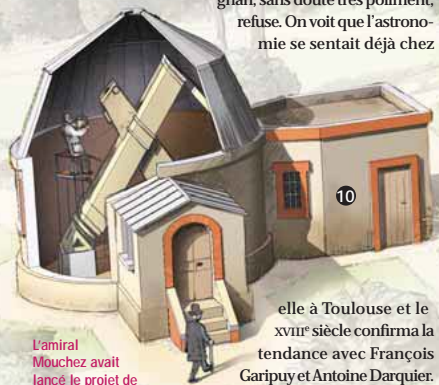


Jolimont : Toulouse plus près des étoiles

L'HISTOIRE DES OBSERVATOIRES TOULOUSAINS Toulouse ne manquait pas d'astronomes, mais mit un certain temps à avoir un observatoire à sa convenance. A la fin du XIX^e siècle, enfin, toute une équipe de professionnels scrute le ciel depuis les hauteurs de Jolimont.

La seule fois où il se rendit à Toulouse, Louis XIV tint absolument à visiter la cellule d'un moine. On était en 1661 et le jeune roi partait épouser l'infante d'Espagne. Informé de la présence du père Maignan au couvent des Minimes, Louis demanda à pouvoir se rendre dans la cellule de ce fameux savant toulousain. Là, il découvre un arsenal de lunettes et d'instruments dont le vieux franciscain, adepte de Copernic et Galilée, explique l'usage à son monarque. Fasciné, celui-ci lui demanda de venir s'installer à Paris mais le père Maignan, sans doute très poliment, refuse. On voit que l'astronomie se sentait déjà chez

ci-dessous le « grand équatorial photographique »



L'amiral Mouchez avait lancé le projet de photographier la « voute céleste ». 18 observatoires étaient concernés (Paris, Bordeaux, Alger, Rome...) Chaque clicé nécessitait 3 longues poses de 30 minutes et pouvait permettre de repérer 12 000 étoiles.

(qui découvrira en 1779 la nébuleuse de la Lyre), ils passent des nuits à observer les étoiles mais finissent par trouver plus commode de faire cela chez eux. Garipuy se construit un observatoire au dessus de sa maison, rue des Fleurs, à côté du Parlement. Après sa mort, en 1782, le tout, est racheté par la municipalité et confié à l'Académie des sciences pour en faire le nouvel observatoire de la ville. C'est dans ce bâtiment que rentre en 1838 Frédéric Petit, nommé directeur (et seul employé) de l'observatoire sur proposition de son maître, François Arago, directeur de l'Observatoire de Paris. Avec l'aide d'Arago, Petit va rapidement obtenir de la mairie la construction d'un nouvel observatoire pour remplacer celui de Garipuy, mal adapté aux instruments qu'il vient d'obtenir de l'État. Dans une

elle à Toulouse et le XVIII^e siècle confirma la tendance avec François Garipuy et Antoine Darquier. Garipuy, jeune avocat que son travail au Parlement ennuit, tombe un soir sur un livre de mathématiques, le lit d'une traite et consacrera désormais aux calculs astronomiques les loisirs que lui laisse une brillante carrière d'ingénieur public. Principal animateur de la toute jeune Académie des sciences toulousaine, il obtient la création d'un premier observatoire public dans une tour de la muraille. Là, avec son jeune complice Darquier

lettre d'août 1839, Arago conseille au maire d'installer le nouvel observatoire en hauteur et loin de la ville pour ne pas avoir « à redouter les visites quotidiennes de ces nuées de désœuvrés qui abondent dans toutes les villes peuplées ». Un terrain est acheté sur le en 1841 et l'architecte de la ville, Urbain Vitry, se met au travail sous l'étroit contrôle d'Arago et de Petit, attentifs au moindre détail. Résultat, un élégant observatoire néo-classique en deux parties : d'un côté les logements du directeur et de son éventuel adjoint 1 autour d'un vaste vestibule

central 2 précédé d'un portique et d'un escalier d'accès 3 ; de l'autre, au bout d'un long escalier venant de ce vestibule 4, la salle d'observation 5 avec une lunette méridienne et deux tours 6, dont l'une pour accéder à la terrasse 7. Petit peut emménager en 1846 mais trouve le bâtiment encore un peu près de la ville et supporte mal les Toulousains dont la foule « se porte en masse » vers l'observatoire, « bourdonne et crie jusqu'à empêcher d'entendre les pendules ». Après avoir vainement attendu dix-sept ans un « cercle mural » commandé en 1846,

et un dernier 11 pour le « cercle méridien » en 1891. Et le directeur, le très actif bourguignon Benjamin Baillaud depuis 1880, n'est plus seul : toute une équipe d'astronomes, chacun responsable d'un des instruments, le seconde et anime cette petite cité de l'espace. L'équipe s'est aussi féminisée depuis 1891 avec le recrutement de cinq « dames calculatrices » à l'occasion du lancement du projet international de « carte du ciel ». Toute une petite colonie scientifique, la tête dans les étoiles, environnée d'un faubourg encore peu sensible au besoin de tranquillité des astronomes : les ter-



rains vagues servent de « rendez-vous aux gamins et vagabonds qui s'amuse à jeter des pierres jusque sur les coupoles et pavillons distants seulement de quelques mètres. » Et pendant la journée, raconte Baillaud, « le plateau est envahi par des rôdeurs de toute sorte. Trois d'entre eux, le corps nu, s'exercent à la lutte à main plate à quelques pas du portail... »

Le « grand télescope Gautier » de 83 cm 8 permettait l'observation planétaire, il grossissait 800 fois. La « lunette de Brunner » de 25 cm 9, plus maniable, grossissait de 60 à 400 fois et servait aussi à l'observation des comètes. La « lunette méridienne » 11 relevait l'heure de passage d'une étoile et en mesurait son élévation sur le méridien de Toulouse.

Petit convainc la mairie de commander en 1863 un télescope 83 cm... qu'il ne verra jamais puisqu'il meurt en 1865 et que le télescope n'arrivera qu'en 1875 et ne sera vraiment fonctionnel (on construira une coupole 8 pour l'abriter) qu'en 1886. Les temps ont alors changé : l'observatoire a été repris en main par l'État qui s'est engagé dans une compétition scientifique avec l'Allemagne. Les instruments se multiplient et forcent à construire de nouveaux pavillons : la très belle coupole Vitry 9 vers 1880 pour la « lunette de Brunner » ; un autre 10 pour le « grand équatorial photographique » en 1890

À lire : *Ils observaient les étoiles...* Archives municipales, 2002. *L'Observatoire de Toulouse aux XVIII^e et XIX^e siècles*, Jérôme Lamy, PUR 2007.

Visite de l'observatoire les vendredis soirs à 21 h. Conférences accessibles à tous et animations. Renseignements : 05 67 22 60 58

STUDIO DIFFÉREMENT

Texte : Jean de Saint Blanquat
Illustrations : Jean-François Binet
Merci à Jean-Noël Perolle et à la SAP